

Jacques Boutonnet

L'étoile et le brin de muguet

*À Renée et Robert Boutonnet, mes parents
Aux Français Libres du Chevreuil et du Tunisien*

Les personnages

Famille Boutonnet.

Robert Boutonnet, né le 15 novembre 1921 à Breuillet (ancienne Seine-et-Oise), ajusteur, matelot-mécanicien dans la Marine Nationale et dans les F.N.F.L. Georges Boutonnet, son père, cheminot, et Marthe Barrau, sa mère.

Louise Barrau, la sœur de Marthe, et Jacques Leblanc, cousin germain de Robert, fils de Louise et de Léon Leblanc.

Pierre Jolivet, le mari d'Émilienne, nièce de Georges.

Les familles Boutonnet et Barrau sont originaires du Rouergue, dans l'Aveyron, autour de Villefranche-de-Rouergue et Rodez. C'étaient des familles de cultivateurs. Le père de Georges, Pierre, était parti travailler en région parisienne avec son épouse à la fin du 19^{ème} siècle.

Famille Delavaud.

Renée Delavaud, née le 9 février 1924, couturière.

Alexandre Delavaud, son père, cultivateur, et Madeleine Hémery, sa mère, gouvernante du curé de Cluis.

Les familles Delavaud et Hémery sont originaires du Bas-Berry, des villages de Bouesse, Gournay et Buxières-d'Aillac. C'étaient des familles de cultivateurs, de « laboureurs » et de domestiques.

Les enfants de Madeleine et Alexandre sont nés dans la ferme familiale du Plaix à Gournay : Lucienne, le 9 février 1922, religieuse. Maria, son second prénom, Renée, étant le prénom usuel. Marie-Madeleine, le 25 septembre 1925, chemisière. Jean, le 11 mars 1927, prêtre. Pierre, le 13 avril 1929.

Maurice Marien, cousin de Buxières-d'Aillac (sa grand-mère était une Hortense Hémery épouse Marien, cousine germaine du père de Madeleine), résistant.

Les proches.

L'abbé Amyntas, Hippolyte, Champault, curé de Cluis.

Jacqueline Depardieu et Sylvana Seguetti, les amies de l'atelier de couture des demoiselles Gaget et de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Janette Dumard, amie de Robert avant la guerre, camarade de Renée à la J.O.C. Geneviève Cantaloube, l'amie de Renée rencontrée aux Cordeliers.

Les marins du Chevreuil et du Tunisien.

CHÂTEAUX, 29 rue des Ponts, fin de l'été 1946

En contrebas, il y a la rivière, long ruban calme qui roule doucement entre ses deux rives vertes. Ici, tout au pied de la maison, le potager partagé en carrés inégaux, et au fond, au bord de l'eau, un lavoir et une barque. Là-bas, sur le versant opposé, des arbres alignés, saules et peupliers, masquant le vaste pré Saint-Gildas. De la fenêtre de l'appartement, au premier étage, le château Raoul et la préfecture sur la colline surplombent la vallée, les maisons médiévales, des bâtiments d'artisans, des hangars et, à proximité, la vieille prison.

En ce mois de septembre 1946, Renée et Robert, tout jeunes mariés, prennent possession de ce deux-pièces, leur nid d'amour tant espéré. Il n'est pas facile de se loger dans cet après-guerre. Entre les maisons détruites par les bombardements, le retour des prisonniers et des exilés, les places sont rares. Des logements d'urgence ont bien été construits pour les familles des maisons devenues inhabitables ; ces baraquements en bois ne sont pas d'un grand confort. Les deux jeunes époux occupent un premier gîte chez une Dame Delaval, 2 rue Marceau, de l'autre côté de la voie ferrée qui coupe Châteauroux en deux, une chambre, bien petite, et une souillarde pour faire la cuisine comme on peut, qu'on atteint après avoir traversé les pièces de la logeuse. Renée est enceinte, il faut vraiment trouver plus grand. En août, le meunier de l'une des minoteries encore actives sur l'Indre, leur propose cet appartement dans une maison dont il est propriétaire pas très loin du moulin, rue des Ponts. Les voilà installés.

Renée et Robert ont fait connaissance il y a un an. C'est la deuxième fois que Robert Boutonnet remet les pieds à Châteauroux le 30 avril 1945. Sa première permission, en septembre 1944, l'a amené à Bourges chez ses parents puis à Châteauroux retrouver copains et amies. Le temps a été long depuis son départ dans l'armée en décembre 1939.

Robert a un rendez-vous qui va changer sa vie. Depuis octobre, il correspond avec une jeune berrichonne de vingt-et-un-ans. Renée est sa « marraine de guerre », tradition inventée en 1915 pour reconforter les soldats du front. Il l'avait entrevue au patronage de l'Étoile en septembre précédent, il a surtout lu ses quelques lettres reçues à Toulon, à la base navale qui vient de lui accorder cette seconde permission. Il l'attend devant son lieu de travail.

Renée Delavaud est couturière chez Gaget, rue Jean Jaurès près de la mairie. Elle a accepté quelques mois plus tôt l'idée de son amie Janette Dumard d'écrire à ce marin qu'elle ne connaît pas. Timide et réservée, elle ne prendrait pas l'initiative de parler à un garçon, ça ne se fait pas. En sortant, elle, la discrète, n'est pas déçue, le reconnaître n'est pas difficile, il est en habit de marin. Ils passent deux jours ensemble et Robert reprend le chemin de son cantonnement à Toulon. Cette première rencontre a-t-elle été un coup de foudre ? Ils se sont plu et les mois suivants, jusqu'à la démobilisation de Robert, ils continuent à s'écrire.

En août, Robert, démobilisé, revient à Châteauroux. Ils se fréquentent. Renée habite le pensionnat de jeunes filles des Cordeliers. Robert trouve une chambre chez Madame Vieillard, 46 rue grande. Les présentations ont lieu avec les familles, Robert et Renée se rendent à Cluis chez Madeleine, la maman de Renée, et à Bourges, chez les parents de Robert.

Le mariage a lieu au printemps suivant, le 24 avril 1946 à la mairie de Châteauroux puis à l'église Saint-André le lendemain jeudi. Le soir même, ils prennent le train pour Paris pour quelques jours à Choisy-le-Roi, chez Suzanne, la sœur de Georges, père de Robert et à Levallois-Perret, chez Louise, la sœur de Marthe, sa maman.



Autour des jeunes mariés, Marthe Bouttonnet, Marie-Madeleine, le curé de Cluis, l'oncle Henri Delavaud et son fils Raymond. Au second plan, Mme. Cantaloube, Sylvana Segueti, Madeleine Delavaud, M. Cantaloube, Georges Bouttonnet, Pierre et Jean, Jacqueline Depardieu, Michel Demarle.

Le mariage est une belle fête de famille. Marthe et Georges marient leur fils unique, pour lequel ils ont été tellement inquiets pendant son long exil militaire. Madeleine a un pincement au cœur en revivant les dures années vécues depuis la mort d'Alexandre, son mari. Les frères de Renée, Jean et Pierre, sont là ainsi que sa sœur, Marie-Madeleine. Lucienne n'a pu venir de Sancoins où sa mission de religieuse la retient. L'oncle Henri Delavaud, sa femme et le jeune cousin d'Ardentes sont aussi là. Les amies fidèles de Renée répondent à l'appel, Sylvana, Geneviève et ses parents, et Michel qui vient de l'épouser. Sans oublier Jacqueline qui a confectionné sa robe de mariée tandis qu'une autre copine s'est chargée du chapeau ! Le père Champault, curé de Cluis, célèbre le mariage et prononce une émouvante homélie, lui qui a accueilli Madeleine et ses cinq enfants dans leur détresse en 1931.

Tous se retrouvent dans un restaurant proche de l'église Notre-Dame ; Renée raconte qu'elle a vidé une carafe d'eau par la fenêtre, aspergeant un malheureux passant qui n'avait rien demandé...et qui en sera quitte pour partager un verre avec les convives de la noce.

La maison est en deuxième rideau par rapport à la rue des Ponts, au n°29. On y accède par un couloir sous un premier immeuble sur rue, lui aussi habité, les boîtes aux lettres sont sur le côté droit. Une petite cour d'abord où se trouvent les cabinets, chaque jour il faut satisfaire à la cérémonie de vidage du seau. Immeuble au fond de cette cour, appartement au premier étage, escalier en bois qui craque à chaque marche, une petite cuisine, une vaste pièce servant de salle à manger et de chambre avec deux grandes fenêtres sur le jardin et l'Indre. Il y a une autre pièce à côté, toute petite, qui compte quand même un lit pour des visiteurs. Les meubles sont amenés par Robert, aidé de Jean, une armoire de famille, sommiers et matelas, une table de cuisine, une cuisinière et un poêle. Le père de Geneviève vient remettre en état l'électricité. Il n'y a pas l'eau courante, il faut aller la tirer à la pompe dans la rue à une petite centaine de mètres, à raison de deux seaux par jour, et, pour laver le linge le mieux est encore d'aller à la rivière au fond du jardin, frotter sur une planche après avoir fait bouillir le linge à la maison. C'est encore rudimentaire, sans être un taudis. Renée a une grossesse difficile et arrête de travailler pour attendre la naissance du bébé. Robert travaille chez Bloch, à Déols, il a repris son métier d'ajusteur.

Il y a sept ans, en septembre 1939, éclatait la seconde guerre mondiale. Renée vivait à Cluis, domestique dans une famille du village. Robert s'engageait dans la Marine Nationale dès ses 18 ans. Nous allons suivre leurs chemins respectifs pendant ses années de guerre et jusqu'à leur rencontre.

1939

1

CHÂTEAURoux Belle-Isle samedi 2 septembre 1939

Le spectre de la guerre plane sur l'Europe depuis des mois, voire des années, avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne en 1933, ses provocations et déclarations haineuses, l'annexion de l'Autriche en mars 1938, l'invasion et le démembrement de la Tchécoslovaquie, le tout rendu possible par les renoncements successifs de la France et du Royaume-Uni. Cerise sur le gâteau, la signature, le 23 août 1939, du pacte germano-soviétique.

Le 1^{er} septembre, les troupes allemandes entrent en Pologne, la mobilisation générale est décrétée en France le lendemain.

Ce samedi est une belle journée d'été, il fait 30°, un chaud soleil incite les familles à se prélasser dans les jardins et les parcs de Châteauroux, beaux moments d'insouciance avant l'orage.

Robert Boutonnet raconte cette journée.

« Je reviens d'un après-midi de canoë à Belle-Isle. Mes parents sont assis dans la cuisine, à l'écoute de la radio. La mobilisation générale vient d'être annoncée. Je n'ose regarder mon père qui doit revivre 25 années en arrière. Il avait 18 ans en août 14, je vais avoir 18 ans le 15 novembre prochain. L'atmosphère est grave.

En avril 1937, la famille a quitté Montluçon pour Châteauroux. Papa est cheminot, chef des litiges à la gare de marchandises. Nous habitons dans une des belles maisons de la rue du Maréchal-Joffre.

Je bosse chez Guinard, route de Châtellerault, une grosse boîte de métallurgie qui travaille pour l'armement. »

« A Montluçon, j'ai suivi l'enseignement de la section industrielle du lycée. Chez Guinard, j'ai effectué mon apprentissage, il y a tout juste deux ans. Je viens de passer mon C.A.P. d'ajusteur en juin, pas peu fier de mes notes, de ma mention « bien » et d'être major du département de l'Indre. Guinard m'a ensuite recruté comme ouvrier. Mon salaire d'apprenti a été multiplié par deux, je gagne autour de 600 francs par mois.

Je suis sportif. Comme beaucoup de jeunes castelroussins, je vais à « L'Étoile », un patronage très actif. Je pratique l'athlétisme, la gymnastique, je cours le 800 mètres en compétition, je suis membre de l'équipe de basket junior comme arrière. J'ai pas mal de copains, garçons et filles, nous nous retrouvons au patro avec plaisir. J'aime aussi la natation et on file souvent nager dans les carrières proches de la ville, au grand dam de ma mère ! »

« Le Patro », c'est ainsi qu'on appelle « l'Étoile » entre Berrichons, a été créé au début du siècle par les abbés de la paroisse Notre-Dame. Sur un terrain de deux hectares, à l'angle des boulevards des Octrois et de la rue de la Vrille, l'association a aménagé un terrain de sports, construit un théâtre, une salle de gymnastique et une chapelle. Les tambours et clairons de la clique font des merveilles, elle remporte le championnat de France à deux reprises en 1923 et 1927. Les activités sportives sont multiples, gymnastique en tête, belles équipes de basket et de football. Les jeunes et les familles se retrouvent aussi à l'Étoile pour des séances de cinéma, des représentations de la troupe de théâtre amateur, des après-midi et soirées de jeu, des fêtes, des kermesses.

Le lendemain, le dimanche 3 septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.



Les « Unes » du journal de l'Indre. La guerre est déclarée !



Presbytère de CLUIS, fin de l'été 1939.

Le presbytère de Cluis retrouve son calme d'avant l'été. Les cinq enfants de Madeleine Delavaud, la gouvernante de Monsieur le curé, ont quitté les lieux, à l'exception de Marie-Madeleine qui va avoir 14 ans dans quelques jours, elle reste avec sa maman. Madeleine a accompagné en autocar, puis en train jusqu'à Vierzon, ses garçons, ils ont fait leur rentrée scolaire au petit séminaire Saint-Louis, en Sologne, à Neuvy-sur-Barangeon. Jean y est élève depuis 1937, Pierre y rentre pour la première fois, à 10 ans. Lucienne, l'aînée, est partie au service des demoiselles Gaget, couturières à Châteauroux.

Renée, qui a eu 15 ans en février, commence début septembre à travailler comme domestique d'une famille bourgeoise de Cluis, Monsieur et Madame de Barolet. Elle rejoint la belle demeure habillée de vigne vierge, au milieu d'un jardin de marronniers, de charmes, de pommiers et de cerisiers, légèrement à l'écart du bourg, sur la route de Neuvy. Renée est soulagée de ne pas repartir à Déols. Pas plus que ses sœurs, elle n'aimait l'orphelinat. Elles y ont été placées après la mort brutale de leur père. Lucienne et Renée y sont arrivées en septembre 1931, effectuant en même temps leur entrée à l'école publique de Déols. Marie-Madeleine les a rejointes l'année suivante lorsqu'elle a eu sept ans.

L'orphelinat de Déols existe depuis 1857, année de la création, par autorisation impériale, de la « Société de patronage pour les orphelines pauvres du département de l'Indre », dite « Œuvre de l'orphelinat de Déols ». Il est dirigé par les sœurs de la congrégation de la Charité de Bourges, une mère-supérieure et quatre sœurs. Il est installé dans deux immeubles, vestiges de l'ancienne abbaye Notre-Dame-de-Déols. Ces bâtiments ont été aménagés, ils disposent de l'électricité, du gaz de ville et du chauffage, de cabinets et d'une salle de bains avec deux baignoires.


Il y a aussi un vaste jardin et la proximité de l'Indre et des prairies qui la bordent permettent aux enfants de s'y promener le dimanche avec une des religieuses. Il y a là une trentaine de jeunes filles. Dès qu'elles ont passé 14 ans, elles doivent suivre un enseignement ménager pour « *en faire de bonnes mères de famille* », comme le proclame le règlement de l'établissement : raccommodage et couture, entretien et propreté, lingerie... Les filles n'y sont pas heureuses, séparées de leur maman et de leurs petits frères, vivant la tristesse de l'absence d'un père qu'elles adoraient. La discipline leur pèse, elles n'apprécient pas être contraintes de travailler sous prétexte de formation professionnelle, elles trouvent la nourriture insuffisante et de piètre qualité.

C'est la guerre ! La mobilisation et la déclaration de guerre font la « Une » du « Département ». L'affiche aux drapeaux tricolores entrecroisés appelant à la mobilisation générale est placardée sur le mur de la mairie.

Monsieur le curé Champault a une terrible impression de déjà-vu, de déjà-vécu, à l'entrée de la mairie d'Argy dont il était curé, les mêmes mots découverts en août 1914. Que lit-il sur les visages des villageois groupés devant l'affiche ? Ni enthousiasme ni abattement. L'incrédulité est sans doute le sentiment le plus largement répandu. Les plus âgés se souviennent de la grande guerre et de son cortège de deuils, de blessures, de misères ; chacun connaît les mutilés qui peuplent encore le village. Dimanche, à l'annonce officielle de la déclaration de guerre, le maire a demandé à Monsieur le curé de faire sonner le tocsin. La machine administrative s'est rapidement mise en place.

Samedi et toute la journée de dimanche, les gendarmes ont fait le tour des maisons et des fermes, distribuant les fascicules de mobilisation aux jeunes, aux rappelés et réservistes ; les hommes âgés de 20 à 48 ans ont pris la route ou l'autocar, certains leur vélo, pour rejoindre leur centre mobilisateur à Châteauroux ou plus loin encore. Plus de la moitié des hommes sont mobilisés, ils vont vite manquer dans les fermes, les commerces, les ateliers, les artisans.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre, de mer et de l'air est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures, moyens d'attelage, aéronefs, véhicules automobiles, navires, embarcations, engins de manutention et de tous les moyens nécessaires pour suppléer à l'insuffisance des moyens ordinaires d'approvisionnement de ces armées.

LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE EST LE *dimanche deux septembre mil neuf cent dix-neuf à Jéréh*

* Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions de son **FASCICULE DE MOBILISATION**.

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant aux **ARMÉES DE TERRE, DE MER ET DE L'AIR**, y compris les **INSCRITS MARITIMES**, les hommes appartenant aux **TROUPES COLONIALES** et les hommes du **SERVICE AUXILIAIRE**.

Le prêtre avait à peine 36 ans en 1914 et, comme tous les hommes de sa génération, il a participé aux combats, il connaît le prix du sang et des larmes, il n'oublie rien des 52 morts d'Argy et des 83 morts de sa paroisse de Cluis, où il officie depuis le lendemain de la guerre, en 1919. À 71 ans maintenant, il fait son possible pour réconforter les familles, les femmes, les parents, qui voient un fils, un père, un frère, partir au front !

Renée n'aura pas eu le temps de voir Monsieur de Barolet. Lui aussi est mobilisé et il a rejoint dimanche la caserne Bertrand à Châteauroux. La jeune fille commence son travail auprès de Suzanne, son épouse ; celle-ci a 25 ans et n'a pas encore d'enfant.

Madeleine Delavaud a 42 ans. Elle est entrée au service du curé de Cluis à la suite du brutal décès d'Alexandre¹, son mari, en février 1931. La bronchite foudroyante qui a tué son époux est un drame pour cette jeune femme alors âgée de 34 ans. Elle reste seule avec ses cinq enfants : Lucienne a 9 ans, Renée 7, Marie-Madeleine 5, Jean 4 et, le petit dernier, Pierre, n'a pas encore 2 ans. Madeleine² doit faire face à la tenue de l'exploitation, aux dettes contractées par le couple pour l'acquisition du matériel agricole et des bêtes, et, surtout, trouver une solution d'avenir pour ses enfants et pour elle. En septembre 1931, elle est à Cluis, grâce à la bienveillance de l'abbé Amyntas Champault. Ce n'est pas rien d'accueillir une femme seule et ses cinq petits !

1 Alexandre Delavaud, né à Buxières le 5 février 1892, décédé à 39 ans, à la ferme de Tréniers à Neuvy-Saint-Sépulchre le 20 février 1931. Il fait toute la grande guerre dans l'artillerie lourde, est sérieusement blessé à l'épaule gauche par des éclats d'obus le 13 septembre 1916. Il est démobilisé le 24 août 1919. Cultivateur, il travaille les terres du Plaix après son mariage avec Madeleine avant de s'installer avec toute la famille dans la ferme de Tréniers.

2 Madeleine Hémery, née le 18 mars 1897 à Maillet, domestique à Maillet à 16 ans, elle épouse Alexandre au retour de la guerre.

Les deux aînées partent à l'orphelinat de Déols. Marie-Madeleine et les garçons sont à l'école privée de Cluis. Marie-Madeleine part à son tour à Déols en 1932. Les garçons, plus tard, au séminaire, « présentés » par le curé de Cluis et devenus pupilles de « l'œuvre des vocations du diocèse ».

Alexandre était un jeune agriculteur courageux et entreprenant. En 1930, il prenait en fermage les 44 hectares du domaine de Tréniers sur la commune de Neuvy-Saint-Sépulchre, s'ajoutant à la propriété familiale du Plaix, à Gournay, et à des terres voisines de Tréniers louées à d'autres propriétaires, portant l'exploitation à 70 hectares, alors que la moyenne en Bas-Berry ne dépasse pas 10 hectares.

Jean Delavaud a reconstitué ce qu'a dû affronter sa maman.

« Le bail de mai 1930 du domaine de Tréniers a été rendu possible grâce à un prêt consenti par un ancêtre du crédit agricole et un prêt de l'oncle Henri Delavaud, d'Ardentes. Ces deux prêts ont été remboursés par notre mère, dans le courant de l'année qui a suivi le décès de notre père, par la vente des bêtes : vaches, veaux, porcs, deux juments de trait (« Coquette » et « Marquise »), quatre bœufs de travail dressés. Par la vente du matériel agricole : charrues, tombereaux, charrettes, voiture à trotter, faucheuse, harnais etc... Et une moissonneuse-lieuse toute neuve, la première vendue sur le canton de Neuvy et acquise par notre père ! Et, aussi grâce à la vente de la récolte de l'année 1932, qui se trouvait être particulièrement bonne. Maman, déjà à Cluis, était retournée elle-même, pendant trois jours, à Tréniers, pour les repas de la battuse. Elle nous avait confiés, Pierre et moi, à la famille Couillard. Elle avait beaucoup été aidée, à ce moment-là par l'oncle Jules Auguet, l'oncle Jean Gilardeau et le cousin Louis Pétain. Pour le prêt de l'oncle Henri, il a été remboursé huit jours après l'enterrement de notre père, car ce « brave » oncle avait eu le culot de réclamer à notre mère, son dû, le jour de l'enterrement, à la sortie du cimetière de Gournay... Fin 1932, il ne restait plus qu'un prêt à rembourser, contracté pour l'achat de la maison du Plaix et des terres. »



*Lucienne, Jean, Pierre, Renée et Marie-Madeleine
dans le jardin du presbytère de Cluis en 1938*

CHÂTEAUROUX, rue du Maréchal-Joffre,
décembre 1939.

Châteauroux est une ville tranquille d'à peine 30 000 habitants. Elle est, pour reprendre l'expression de Jean Giraudoux, l'écrivain qui donnera son nom au lycée de garçons, « *au centre de la France, le cœur calme, une placidité centrale* ». Depuis début septembre, la vie est bouleversée. Dans les familles, les usines et bureaux, nombreux sont ceux qui ont été mobilisés, car sont appelés tous les hommes de 20 à 48 ans. Robert a vu pas mal de ses camarades de travail chez Guinard et de ses amis de l'Étoile mobilisés dès les premiers jours de septembre.

Très vite, il imagine partir sans attendre d'y être appelé à ses vingt-ans. Il lui faut attendre 18 ans, l'âge requis. Le 15 novembre, jour de son 18^{ème} anniversaire, il se présente à la caserne Bertrand pour voir comment anticiper l'appel, comme on dit. Peu lui importe ce qu'en penseront ses parents, le jeune homme a besoin de liberté de mouvement, il vit mal un carcan familial étouffant, entre un père ombrageux et une mère exigeante. Pourquoi ne pas tenter l'aventure, plutôt qu'attendre l'inéluctable mobilisation dans un conflit dont tout le monde ignore ce qu'il en adviendra ? Ce n'est pas un va-t-en-guerre, ni une tête brûlée, mais il se sent poussé par le destin. Tout va très vite. Puisqu'on lui laisse le choix de l'arme, ce sera la Marine, c'est l'aventure assurée et, là, il échappera à la boue des tranchées et, peut-être, voyagera-t-il. Le bureau de recrutement l'expédie aux arsenaux de Bourges pour y passer un essai de mécanicien. Logiquement, le jeune ajusteur frais émoulu de son C.A.P., y obtient une des meilleures notes. Le jeudi 21 décembre, il signe son engagement au bureau de recrutement, en théorie pour trois ans. Il doit se présenter aux arsenaux de Lorient le lendemain. C'est son dernier jour de travail chez Guinard.

L'annonce est définitive, le choc brutal. Il a bien fallu que Robert informe ses parents. Marthe est atterrée, pourquoi se précipiter alors que son fils n'a pas encore 20 ans ? La perspective de la Marine la rassure un peu. Mais le départ de son fils unique est angoissant pour celle qui a tant vu les malheurs s'abattre sur les familles des villages du Rouergue pendant la grande guerre.

Georges¹, le visage grave, ne dit rien, c'est un taiseux, un rude, intérieurement il encaisse. Lui-même est affecté sur place à la défense civile à la gare. Pour lui, la guerre a débuté bien avant septembre. Dès l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933, voyant la tournure militariste que prenait l'Allemagne, il pensait que la guerre était inévitable. Lorsque les troupes allemandes réoccupèrent la zone démilitarisée du Rhin, ni les Français ni les Anglais ne réagirent, pour lui les dés étaient jetés. En 1936, Georges n'a participé à aucune des grèves, il s'est même brouillé avec Arsène Bru, le mari de sa sœur Marthe, syndicaliste aux chemins de fer à Vierzon. Pour lui, la France semblait dans le communisme. Les gouvernements se succédaient à une vitesse incroyable, de

1 Georges Boutonnet est né à Paris 13^{ème}, 43 rue de Tolbiac ; jeune homme, il se passionne pour le dessin et la sculpture, il obtient plusieurs prix au concours général de composition décorative. Il rentre aux Chemins de Fer en 1913. Il part à l'armée le 19 janvier 1914. Il fera la totalité de la guerre dans l'artillerie. Il est blessé lors des combats de Montcaille à Boureuilles dans l'Argonne (Meuse), à la cuisse droite par un éclat d'obus le 17 septembre 1914 et soigné à Vichy, à l'hôpital n°46, installé dans l'hôtel du Havre ; c'est là qu'il écrit le récit de ses premières semaines de guerre. Il retourne au front en novembre 1914 et participe, de janvier à août 1917, aux combats de Craonne et du Chemin des Dames. Embarqué à Tarente pour rejoindre l'armée d'Orient le 27 août 1917, il combat aux Dardanelles et revient après la victoire le 27 mars 1919. Il est démobilisé en mai 1919. Il est cité à l'ordre du régiment pour son comportement lors des attaques de mai 1918 pendant la bataille contre l'armée bulgare de Skra-di-Legen au nord de Thessalonique et est titulaire de la croix de Guerre. Il retourne au réseau des Chemins de fer de la Compagnie-Paris-Orléans. Il exerce à Breuillet, Toury, Montluçon début 1934, Châteauroux à partir du 19 avril 1937.

nouveaux ministres étaient parfois évincés quelques heures après leur entrée en fonction. C'était la pagaille complète en France, la paralysie en Angleterre face à la détermination implacable de l'Allemagne d'effacer le traité de Versailles. Son opinion sur les communistes est définitive lorsque, le 23 août, l'Allemagne et l'Union soviétique signent un pacte de non-agression.

Que voit-il, Georges, quand son fils lui dit son engagement et son départ ? Il revit ses combats d'août et septembre 1914 dans l'Argonne ; les coups de feu, l'éclatement des shrapnels, le bruit du canon, le son des mitrailleuses, le sifflement suivi de l'éclatement des obus, le tir des batteries, la baïonnette au canon, sa « *rage contre la « barbarie allemande »* pour reprendre ses propres écrits, les habitants qui fuient les villages et les églises en flammes, les décombres des maisons ravagées au milieu desquelles ne restent que les cheminées. Et surtout reviennent à son esprit ses camarades, touchés, blessés, morts, le sang sur les visages, les cadavres carbonisés, les cris, la peur, la pluie, le froid, la boue, la nourriture aléatoire, le pain qui manque, la soif, l'absence de sommeil, les chevaux trempés, affolés, cabrés, massacrés...

Extrait du journal de guerre de Georges Boutonnet.

« Ce tableau je m'en rappellerai toute la vie. J'ai vu sauter des chevaux et des hommes en l'air, coupés par la moitié. »

Il y a quelques jours, ils ont eu la visite surprise de Suzanne, la sœur de Georges. Son mari, Gaston Moizet, est mobilisé à 45 ans, et se retrouve à l'escadron de cavalerie d'Epernay. La pauvre Suzanne, craignant les bombardements, a quitté Choisy avec ses garçons, Pierre qui a 13 ans et Paul, âgé de 8 ans, elle a fait une halte sur la ligne Paris-Toulouse, en route pour Camjac, dans le Rouergue.

La France est en guerre...sans faire la guerre. L'état-major est attentiste, persuadé que la ligne Maginot assure à la France un bouclier invulnérable. Pendant ce temps, les Polonais ont été

écrasés par la blitzkrieg, l'assaut brutal et foudroyant de la Wehrmacht. Sans broncher, les gouvernants français et anglais ont observé les complices russes et allemands dépecer la Pologne.

Pierre Jolivet, le mari d'Emilienne, la fille de Jeanne, une autre sœur de Georges, dont le mari est ébéniste à Tours, est mobilisé lui aussi, il leur raconte cette guerre qui n'en est pas une.

« Nous sommes en Lorraine ; nous attendons d'un moment à l'autre l'ordre de pousser de l'avant, relever les premières lignes. A part quelques alertes aériennes, nous sommes tranquilles, mais...pas pour longtemps. Je suis à l'abri des coups, de la pluie et du froid. Nous avons subi l'offensive allemande des 16 et 17 octobre ; je me rappellerai longtemps ce baptême du feu. La pluie et le froid sont nos principaux ennemis. Nous n'avons pas droit au repos qui nous a été si souvent promis, nous sommes en première ligne, fatigués et le moral vraiment très bas, enterrés dans les tranchées comme des clochards. Toujours pas de permissions. En fait de repos, nous allons remonter faire des travaux de défense derrière les premières lignes. Je forme les vœux sincères pour que la paix juste et victorieuse nous rende rapidement à notre foyer. »

Tout cela n'est pas fait pour rassurer les parents de Robert. Marthe¹ et Georges se résignent à attendre et espérer que la guerre ne durera pas. Sa maman accompagne Robert à la gare ; elle lui a préparé un paquet avec des victuailles, du saucisson du Rouergue, des biscuits, du fromage. Elle ne va quand même pas laisser partir son garçon sans qu'il s'habille chaudement et emporte de bons vêtements, *« nous sommes en hiver, ne prends pas froid ! Je vais avoir si peur, sois prudent, et tu écriras ? »*.

1 Marthe Barrau est née à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), le 30 mars 1898. Partie travailler comme employée de maison à Tours après la guerre, elle travaille avec sa sœur Louise dans un bar-restaurant à Choisy-le-Roi, c'est là qu'elle fait la connaissance de Georges Boutonnet. Ils se sont mariés le 17 avril 1920 à Villefranche.

Pendant la grande guerre, Alexandre Delavaud (photo de droite), et Georges Bouttonnet, fêtant l'armistice avec ses camarades (photo du bas, Georges est le deuxième à partir de la droite).



Arsenal de LORIENT, Noël 1939

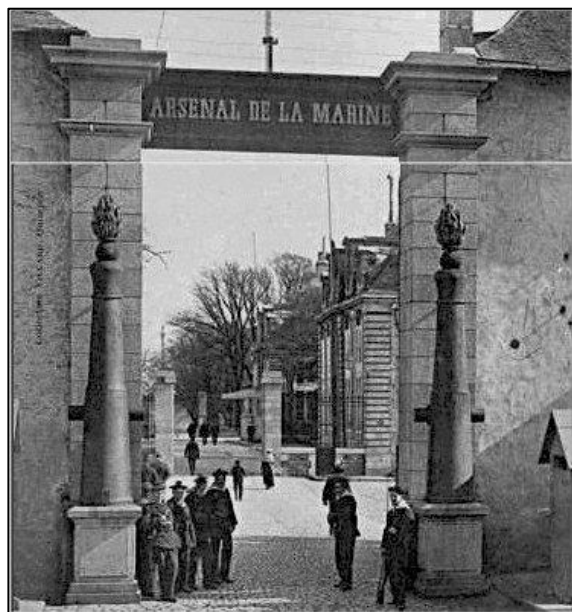
Robert raconte son départ pour l'armée.

« Hier jeudi, après avoir signé mon engagement, je suis allé dire un aurevoir aux copains de l'atelier chez Guinard. J'ai aussi fait un tour à l'Étoile. J'ai pris une valise cartonnée et bien peu de choses, quelques vêtements, une tenue civile, mes papiers, mon argent, ma montre, mon couteau, un blouson, des cigarettes. Maman m'accompagne à la gare, je fais le fier mais j'ai l'estomac noué, partir à la guerre ce n'est pas rien !

À Vierzon, je change de train, direction Nantes. La ligne n'est pas électrifiée, la loco à vapeur dégage une épaisse fumée noire, long voyage de nuit, peu confortable, en troisième classe sur une banquette en bois. Nantes, je prends l'autorail des ports, Saint-Nazaire, Vannes, Redon et, enfin, Lorient, dans la matinée du samedi, direction la rue du port.

Je suis devant l'arsenal, je regarde avec appréhension ; la grande porte ressemble à une prison, deux vieilles constructions flanquées de deux grands piliers, une guérite avec un militaire armé. Bref, j'ai un mouvement de recul. Avec un autre engagé, rencontré dans le train, nous décidons de gagner du temps et de déjeuner au restaurant ; suivant son conseil, celui-ci étant maître d'hôtel, je mange la première sole de ma vie, c'est lui qui me la prépare, je le vois encore lever avec précision les filets que je déguste avec plaisir. Le repas terminé, balade sur les quais et dans les rues proches de l'arsenal, pour retarder encore l'inéluctable entrée dans la vie militaire.

En fin d'après-midi, je me présente à la guérite. »



Lorient, la Grande Porte, rue du Port, l'entrée de l'arsenal de la Marine

Cette fin d'année 1939 est triste comme le temps humide et brumeux qui l'accompagne, froide comme la guerre qui est là sans être là, sombre parce que les lumières sont toutes éteintes ou sont feutrées.

Robert vit son premier Noël de guerre, entre les murs de l'arsenal de Lorient.

1940

1

Arsenal de LORIENT, aviso « le Chevreuil », hiver 1940.

L'hiver a été long et froid, même à Lorient où le climat maritime de la Bretagne est plus doux. Robert vient de vivre deux mois de découverte de la vie militaire depuis son arrivée quelques jours avant Noël 1939. Il a été préparé à son métier de marin et de mécanicien. Le jeune ajusteur n'a pas encore le profil du bon mécanicien d'un navire de guerre. Pour être prêt à embarquer, il suit une formation très complète à l'arsenal. Il apprend le fonctionnement des moteurs et des machines d'un navire, le lancement et la mise en marche, le maniement des instruments de contrôle, la surveillance des températures, les réglages, la détection et la réparation des pannes, les différentes pièces de rechange, les mesures, les tâches d'entretien et de sûreté... le voici donc « mécanicien de 1^{ère} classe » et prêt à l'embarquement. Et ce lundi 4 mars 1940, il va rejoindre un navire de guerre, un jeune aviso vieux de quelques mois, le Chevreuil. L'aventure va vraiment commencer.

Le port de Lorient est l'un des principaux sites de la Marine française. L'arsenal s'est fortement développé depuis une quinzaine d'années avec la construction navale de moyennes et petites unités de surface, avisos, torpilleurs et patrouilleurs. L'arsenal construit des bateaux militaires, les arme et les répare. Sur la ville, la Marine fait travailler plus de 10 000 personnes, et la garnison comporte plus de 5 000 hommes, marins et officiers. L'arsenal occupe les anciens bâtiments de la Compagnie des Indes, construits aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Le bureau des engagements où se présente Robert fin décembre est installé dans l'ancien corps de garde des soldats suisses de la Marine royale, un

superbe bâtiment d'un étage avec des mansardes. Plus loin, il traverse la place d'armes, ornée d'une statue en bronze d'un ingénieur des constructions navales et d'un kiosque où la musique des fusiliers-marins donne un concert chaque dimanche. Il faut ensuite rejoindre les bassins du port militaire longés par les vastes constructions de l'ancienne Compagnie des Indes, à étage et mansardées qui donnent sur les quais. C'est la caserne des marins et des fusiliers, l'administration du dépôt des équipages de la flotte et l'école des mécaniciens où Robert finit sa formation avant d'embarquer.

Robert raconte ses deux mois d'instruction militaire.

« Le premier lundi de mars, je suis convoqué pour remplacer un gars malade pour un poste de mécano sur le « Chevreuil », patrouilleur accosté le jour même au port militaire. Cela fait deux mois et quelques jours que je suis à Lorient. Jusqu'au lendemain de Noël, il ne se passe pas grand-chose et nous restons en civil ; on nous occupe avec des compétitions sportives, j'arrive en tête à une course et marque plusieurs paniers au basket, me voici intégré à l'équipe militaire multisport. Noël passé, je reçois mon affectation, le « 3^{ème} dépôt des équipages de la flotte de Lorient »¹, en attendant un embarquement. Je suis nommé au grade de « matelot provisoire », matricule 1734-L-39.

Je reçois une formation complémentaire et obtient le brevet de mécanicien de 1^{ère} classe avec la note 18. Je suis soumis aussi à une visite médicale très complète. Passage chez le photographe suivi de la remise de mon livret. »

1 le « dépôt des équipages de la flotte » est le nom donné à un bâtiment ou un ensemble de bâtiments où séjournent les marins à terre en attente d'affectation sur un poste ou un navire. Il y en a un par région militaire, Cherbourg, Brest, Toulon, Lorient...

*La photo
officielle de
Robert
Bouttonnet à
Lorient avec son
"bachi"*



« Me voici dans la « Royale »¹ ; c'est ainsi qu'on appelle la Marine Nationale française. On me remet ma plaque d'identité et des chaînettes pour la suspendre. Mon paquetage est dans un grand sac marin de toile de lin écru, fermé d'un solide cordon en coton : plusieurs pantalons, en drap bleu, en toile blanche, bleue et rousse ; des caleçons en toile et un caleçon de bain. »

¹ la Marine Nationale française est surnommée « la Royale » en référence à son histoire et aux heures de gloire sur les mers du monde des règnes de Louis XIV à Louis XVI, époque où ont été édifiés les arsenaux de Cherbourg, Lorient, Rochefort, Brest.

« Des vareuses en molleton, des vareuses en toile bleue et des cols marins ; un paletot à pont en drap bleu foncé ; des chaussettes en laine ; un jersey à rayures avec des manches trois-quarts, des chemises en coton et une cravate en laine bleue ; une paire de brodequins ; des brosses, à chaussures, à dents, à habit et à laver ; un peigne, des ceintures, des mouchoirs, des serviettes et du savon ; des ustensiles de cuisine, assiette, cuiller, fourchette et tasse ; et le « bachi », l'inévitable bonnet de marin à pompon rouge.

On me donne une première avance sur ma solde qui sera d'environ 50 francs par quinzaine. Je reçois aussi une ration de tabac, des paquets de gauloises de troupe. Le packaging est consigné avec une grande précision sur le livret de solde dans le but de le rendre ou de le présenter lors des inspections.

J'ai droit successivement à toutes les activités d'un militaire dans une caserne, les corvées, les heures d'entraînement physique dans la cour et la gymnastique, les prises d'armes et le salut au drapeau, les gardes à la prison de l'arsenal et les patrouilles de nuit sur les quais du port, une tâche plutôt déplaisante au beau milieu de cet hiver particulièrement rigoureux. En janvier, la température descend jusqu'à moins 7 et, à la fin du mois, il y a même de la neige, ce qui est plutôt rare en Bretagne. La nuit, toutes les lumières sont éteintes, les bâtiments ne laissent rien filtrer, nous vivons évidemment à l'heure du couvre-feu. Il y a peu de bateaux, à part un vieux croiseur de la guerre de 1914, les autres sont en opération sur l'Atlantique.

Le 4 mars j'embarque. Il y a de la gelée blanche sur les casernements et les quais ce matin. Le sac de marin sur l'épaule, je franchis la coupée, la petite passerelle qui permet de monter à bord. On nous a appris à saluer le drapeau, tourné vers la poupe, l'arrière du bâtiment, je m'y plie. On me donne mon hamac, m'affecte à mon poste de mécanicien puis à mon poste de combat, la sécurité arrière. Je m'installe dans le dortoir des marins où je peux gréer mon hamac. »

« Je rejoins mon poste de mécanicien ; j'ai bien appris ma leçon, le bateau possède deux moteurs diesel Sulzer de 2 000 chevaux, entraînant chacun une ligne d'arbres et une hélice. Avec un autre marin, je suis chargé du fonctionnement et de l'entretien des frigos et de tous les appareils extérieurs, cabestans, treuils, pompes et matériel incendie, ainsi que de la surveillance de l'étanchéité des hublots. Je surveille également les réservoirs d'eau potable. L'équipage est composé de quatre officiers et de 95 marins.

Le commandant du navire est le capitaine de corvette La Mardière¹, je ne suis pas certain de son nom, mais mon souvenir reste celui d'un officier plutôt distant. J'apprends à dire « *le Pacha* », surnom des commandants, « *seuls maîtres à bord après Dieu* ». Je n'avais vu la mer qu'une fois, à La Rochelle, avec mes parents lors d'une visite dans la famille de maman, mais pour la première fois de ma vie, je monte sur un navire, un navire de guerre, pour partir je ne sais où. Je suis ravi. »

Le Chevreuil est un tout jeune navire. Il a été construit à Lorient à partir de 1937. Lancé en juin 1939, il est en essai en septembre au moment où est déclarée la guerre. C'est un bateau mobile, rapide, robuste et endurant. Il fait partie d'une série des 9 avisos-dragueurs de mines, dite « coloniale » de 647 tonnes, type Chamois construits à Lorient. Son caractère colonial explique son faible tirant d'eau (lorsque le bateau est « lège », c'est-à-dire à vide), de 2,4 mètres, lui permettant de remonter des fleuves comme le Sénégal ou le Mékong. Le pont du Chevreuil est en bois, matériau mieux adapté à la chaleur, les parois des cabines sont isolées. Le navire mesure 78,3 mètres de long et 8,70 mètres de large.

1 les marins adorent les jeux de mots et les surnoms, le capitaine de corvette Henri-Marie Veillechède de la Mardière, avec son nom à tiroir, n'y a pas échappé, « gentiment » surnommé « La vieille merde de la chaisière ».

Il atteint une vitesse de 20 nœuds (le nœud correspond au nombre de milles marins à l'heure, 1 mille = 1 852 mètre, 20 nœuds = 37 km/h). Son armement est plutôt vétuste, un canon de 100 mm, hérité de la guerre 14-18 capable de frapper d'autres bâtiments ou au sol, mais ne pouvant servir de batterie anti-aérienne, fragile et à la maniabilité aléatoire. Les 8 mitrailleuses sont réputées pour leur robustesse et correspondent aux missions de protection assignées au Chevreuil, sans oublier un grenadeur de 8 mortiers et 8 grenades.

Mis en service le 1^{er} septembre 1939, il est en campagne d'essais en mer dans les ports français du golfe de Gascogne jusqu'en janvier 1940. Le 2 février, il appareille de Lorient pour le port du Palais à Belle-Île-en-Mer, puis pour le Verdon, sur l'estuaire de la Gironde, il rejoint Casablanca le 11 février où il prend en charge un convoi qu'il escorte jusqu'à Brest.

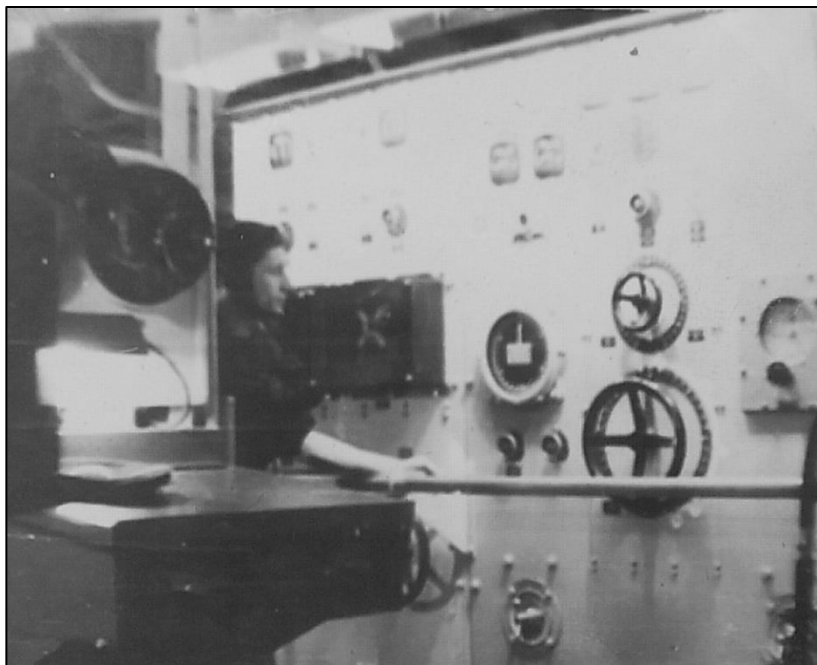


L'avis dragueur "Le Chevreuil"

Le Chevreuil est de retour à Lorient, le lundi 4 mars.
Le jour même, Robert embarque.

EN MER, Atlantique, côte sud de l'Angleterre, mai 1940.

Le Chevreuil quitte Lorient le 6 mars. Équipage au complet, ravitaillement embarqué, réserve d'eau effectuée, cuves à mazout pleines, voici l'avis naviguant sur l'Atlantique avec pour mission de protéger les routes commerciales contre les attaques sous-marines, en escortant les convois marchands. L'avis traverse le golfe de Gascogne, passe au large de l'Espagne et du Portugal, théoriquement neutres, il fait escale à Casablanca, à Gibraltar, au Verdon et à Brest.



Robert est à son poste, le tableau principal de la salle des moteurs

Robert est « bouchon gras », surnom donné aux mécaniciens dans la Marine. Avec les autres mécaniciens, il assure la bonne marche des machines, leur entretien, surveille la température des moteurs, le nombre de tours/minute, la consommation du combustible, le graissage des lignes d'arbre. S'il le faut, il réparera et changera des pièces en panne. Il fait fonctionner les machines auxiliaires, les installations frigorifiques (chambres froides et compresseurs des frigos) et pneumatiques (appareil de lancement des moteurs, compresseur d'air). Il entretient le réseau de chauffage, la production d'électricité par les groupes électrogènes, les réseaux de distribution d'air et d'eau. Les mécaniciens ont en charge des pans précieux pour la sécurité du navire, le bon état de marche des extincteurs, des appareils de sécurité incendie et de sécurité voie d'eau.

Bruit, chaleur, humidité, graisse, le travail est dur, les journées bien remplies. La vie à bord est rythmée par les « quarts », les matelots se relayent 24h/24 aux différents postes, jour et nuit. Le temps est fractionné en plusieurs épisodes d'activité et de repos. Les horaires sont en général à peu près fixes, les équipes se répartissent les 24 heures en effectuant chacune deux quarts, l'un de jour, l'autre de nuit, séparés par huit heures de repos.

Chaque journée est divisée en sept « quarts » :

8/12h – 12/15h – 15/18h – 18/20h – 20/24h – 0/4h – 4/8h

Par exemple, voilà une organisation sur trois jours :

J1 = Quart/Repos/Entretien/Quart/Repos/Repos/Quart.

J2 = Entretien/Repos/Quart/Repos/Repos/Quart/Repos.

J3 = Entretien/Quart/Entretien/Repos/Quart/Repos/Repos.

Ceci permet à un marin de ne pas travailler constamment de nuit et de tourner sur les différentes activités. Quand on est de service, on « prend son quart », soit à son poste (sa machine pour le mécanicien Robert), soit à l'entretien ou la sécurité du navire. Ou bien on est au repos.

L'alternance exige de pouvoir s'adapter, respecter les horaires et d'être très vigilant, la veille est constante, car même au repos, il peut y avoir des alertes.



La défense contre les sous-marins, la grenade explose

Le 6 mars, Robert subit son baptême du feu.

« Je n'attends pas longtemps pour avoir droit à mon baptême du feu, le jour même où nous quittons Lorient. Nous prenons en escorte au port du Verdon un convoi de cargos marchands en direction de Casablanca. Soudainement, alerte au sous-marin, bien sûr on ne le voit pas, on l'entend à peine par simple détection d'échos par ultrasons, à l'époque, il n'y a ni sonar, ni radar. Les sous-marins allemands, les U-boots, ont un inestimable avantage sur la flotte alliée, ils peuvent s'approcher sans être vus, tirer leurs torpilles et s'échapper. Il faut donc réagir vite au moindre signe de la présence d'un sous-marin ! Je suis au poste de pourvoyeur de pièces et dois passer les grenades sous-marines depuis la soute. »

« Je prends un bon coup de pied aux fesses venant d'un gradé pour apprendre à faire les manœuvres correctement, rapidement et ne pas me mélanger les pédales. Ces grenades sous-marines sont des fûts d'explosif de 130 à 270 kg, pas faciles à manier ; il faut les monter avec un palan, les décrocher et les passer aux artilleurs.

La manœuvre se fait à grande vitesse pour éviter que l'explosion soit plus dangereuse pour le lanceur que pour l'objectif ! Au cours de cette alerte, il y a bien eu un écho, mais apparemment pas d'impact, pas de trace visible à la surface des flots d'une quelconque destruction, probablement un coup pour rien. Pour la première fois de ma vie, je suis confronté à la violence de la guerre, je ne peux m'empêcher de penser sur l'instant aux pauvres bougres que nous avons peut-être atteints et qui sont comme nous, des hommes.

Nous ferons plusieurs escortes de navires commerciaux, depuis Brest, dans le golfe de Gascogne et en direction de Casablanca. Il faut essayer de repérer ces fameux sous-marins qui se ravitaillent en Espagne ou au Portugal. La Marine allemande a investi les ports espagnols de Galice. Vigo et La Corogne lui servent de bases de lancement et de repli. Nous croisons fréquemment des navires espagnols et portugais. Je me souviens d'un paquebot tout illuminé au large du Portugal ; c'est un beau spectacle car il est seul dans le noir absolu ; l'abordage est évité de justesse. Je me souviens aussi d'un bateau coulé dans le port de Casablanca, probablement saboté. Lors d'un convoi, nous faisons une escale à Gibraltar pour accompagner un cargo. On descend à terre, on achète des briquets, ici tout est dédouané. »

Le trafic maritime est important entre la France et Casablanca, premier port marocain. Le Maroc est sous protectorat français et le port joue un rôle essentiel pour l'exportation des matières premières, notamment des phosphates des mines de Khouribga. Il a une importance stratégique sur la façade atlantique de l'Afrique.

Au début de la guerre, l'Amirauté française décide d'envoyer sur place des navires militaires, sous-marins, destroyers et croiseurs, pour protéger le Maroc d'éventuelles attaques des côtes marocaines par la Marine allemande et ses sous-marins. Deux très graves incidents se produisent. Le croiseur « Pluton » explose dans le port de Casablanca le 13 septembre 1939. Le pont s'ouvre en entier, un violent incendie se déclare. Le mazout se répand sur l'eau et s'enflamme. On dénombre 216 morts, pour l'essentiel des membres de l'équipage du Pluton. L'enquête démontre que l'accident est dû à l'explosion accidentelle d'une mine. Sept mois plus tard, le 23 mars 1940, trois torpilles de la plateforme avant et trois réservoirs d'air comprimé du torpilleur « La Railleuse » explosent. Le bâtiment coule en quelques minutes provoquant la mort de 28 marins français. La Railleuse avait coulé en décembre un U-boot au large du Cap Finistère, le sabotage du torpilleur par des agents allemands est très vraisemblable.

Mi-mai, au large des côtes françaises, le Commandant fait procéder à des essais des équipements de combat, canons, mitrailleuses et grenadeurs. Entraînement profitable car il révèle des avaries, contraignant le navire à caréner plus tôt que prévu. Faut-il encore trouver un port disponible et en capacité d'accueillir le bateau pour procéder aux réparations ! Ni Lorient, son port d'attache, ni Brest, ni Cherbourg ne peuvent recevoir le Chevreuil. Les ports français sont saturés, il est contraint de se détourner sur l'Angleterre, il obtient le droit d'accoster à Portsmouth. Il y arrive le 23 mai et passe directement au bassin.

En mer, l'équipage ne sait pas grand-chose des événements qui se déroulent en France. Cette guerre sans véritable affrontement se termine début avril par l'invasion allemande de la Norvège et du Danemark. Les troupes françaises et anglaises débarquent à Narvik pour couper l'accès au minerai de fer suédois, mais elles ne peuvent s'y maintenir et, fin mai, elles regagnent les ports français et britanniques.